

## Anthropologie et Sociétés



David LE BRETON, *Des visages. Essai d'anthropologie*. Paris, Anne-Marie Métaillé, collection « Suites Sciences Humaines », 2003 (1<sup>ère</sup> édition 1992), 334 p., bibliogr.

Aggée Célestin Lomo Myazhiom

Volume 27, Number 3, 2003

Déshumanisation / Réhumanisation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/007937ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/007937ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Célestin Lomo Myazhiom, A. (2003). Review of [David LE BRETON, *Des visages. Essai d'anthropologie*. Paris, Anne-Marie Métaillé, collection « Suites Sciences Humaines », 2003 (1<sup>ère</sup> édition 1992), 334 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 27(3), 195–196. <https://doi.org/10.7202/007937ar>

David LE BRETON, *Des visages. Essai d'anthropologie*. Paris, Anne-Marie Métailié, collection « Suites Sciences Humaines », 2003 (1<sup>ère</sup> édition 1992), 334 p., bibliogr.

David Le Breton nous invite dans cet ouvrage à une approche anticonformiste et authentique du visage, en tant que manifestation singulière de notre aspect d'Homme et de notre rapport à autrui. La réédition de ce livre montre sa forte contribution à une anthropologie buissonnière, pluridisciplinaire, plongeant dans la longue durée. Outre le fait d'offrir une vision transversale, son originalité est une invitation à reconsidérer notre rapport au monde et à nous retrouver en tant qu'êtres humains ; car chaque visage est à la fois unique et porteur du culturel et du social, dans lesquels il puise et s'identifie.

D'entrée de jeu, il s'oppose aux méthodes physiognomoniques de compréhension du visage ; interrogeant différents traités de physiognomonie, du début de notre ère (Pythagore, Hippocrate, Socrate, Aristote ou Platon) aux littératures plus récentes (Lavater, Montaigne, Balzac, etc.), Le Breton essaye de déterminer les contours réels de cette science, afin d'en éviter les avatars désastreux : « Démasquer l'autre, trier de son visage l'accessoire de l'essentiel, repérer ses sentiments réels, dévoiler l'âme sous les artifices du corps, telle est l'entreprise ambiguë à laquelle se vouent les physiognomonistes » (p. 76). Pour Le Breton, la physiognomonie occulte le visage pour ne parler que de la figure et ouvre ainsi la voie au rejet de ce qui n'est pas « soi-même ».

Ce rejet de l'Autre passe par son dénigrement total. On lui refuse un visage. Il a « une sale gueule », une « tronche », une « face de rat ». Apparaît ici l'aspect sacré du visage, son usage à des fins racistes et hégémoniques, ainsi que pour justifier toutes sortes de crimes. Après cette négation de l'autre, on l'étouffe et le néantise virtuellement puis physiquement. Par cet acte, on anticipe « déjà la mort par une procédure symbolique sans équivoque ». Autant de pratiques utilisées par des régimes totalitaires et des entreprises d'avilissement tendant à légitimer et légaliser la supériorité d'une race sur une autre, conduisant à la contraction du monde à l'Un : « Effacer l'homme en l'homme c'est détruire son visage » (p. 285).

Pour David Le Breton, l'approche anthropologique permet de traverser les visages qui s'offrent à nous sans pour autant les schématiser, les enfermer dans un carcan : « Le visage, écrit-il, révèle autant qu'il masque. Si l'on ne veut pas dissoudre "ce je ne sais quoi et ce presque rien" qui fait la différence d'un visage à un autre, il convient de cheminer avec "un esprit de finesse" plutôt qu'avec un esprit de géomètre » (p. 10).

Dans cet essai, on découvre aussi les traditions religieuses et le non-visage de Dieu, le processus d'individuation, l'émergence du portrait, le rapport au miroir, la naissance de la photographie (qui tout en démocratisant le visage sert également à des fins policières et judiciaires), l'anthropométrie, etc. L'auteur évoque également la déshumanisation ou la « dé-socialisation » du visage à travers les lésions qui peuvent l'atteindre. Elles constituent un handicap de taille et conduisent souvent à la marginalisation. Le défiguré ne se reconnaît plus. La défiguration peut être considérée comme une mise à mort symbolique. L'image que le

miroir renvoie ou le regard des autres accablent. Heureusement que la chirurgie réparatrice existe pour redonner un peu de dignité à des visages défigurés, devenus sans-vie, stigmatisés.

*Aggée Célestin Lomo Myazhiom*  
*Université Marc Bloch*  
*9, rue Général Rapp*  
*67000 Strasbourg*  
*France*

Claude HAGÈGE, *Halte à la mort des langues*. Paris, Odile Jacob, 2002, 402 p., bibliogr.

Hagège appréhende les langues comme des « espèces naturelles vivantes » susceptibles de mourir et de ressusciter. La première partie traite du rapport réciproque nécessaire entre les langues et les communautés culturelles. Elle retrace l'inspiration vitaliste en linguistique, les perspectives évolutionniste et naturaliste, puis évalue à quel point les langues peuvent disparaître en s'appuyant sur la dichotomie « langue-parole ». La seconde partie cherche à définir ce qu'est une « langue morte ». Pour ce faire, l'auteur introduit le concept de langue « classique », observant le cas du latin et énumérant les langues disparues. S'ensuivent les trois visages de la disparition d'une langue – transformation, substitution et extinction –, puis l'inventaire des causes physiques, économiques, sociales et politiques de ces phénomènes, et enfin un bilan chiffré : la quantité de langues parlées, la distinction entre langue « en danger » et langue « menacée », de même qu'un portrait des disparitions *in situ* et en diaspora. La troisième partie montre que la résurrection d'une langue est possible, comme l'indique l'histoire de l'hébreu qui est devenu langue morte avant de réapparaître. La vitalité des créoles et le parcours du croate moderne attestent aussi que les langues ne sont pas dépourvues de ressorts. Pour finir, Hagège réfléchit sur l'anglo-américain véhiculaire (qui progresse au détriment de la diversité linguistique), l'engouement pour Internet et le statut actuel du français.

Si certains mots peuvent mourir (p. 43), d'autres peuvent survivre en acquérant un nouveau sens, par le biais d'une substitution sémantique singulière ou plurielle. Le phénomène d'emprunt linguistique n'est pas une cause directe de l'extinction des langues, mais plutôt une étape significative de ce processus (p. 97) ; l'emprunt demeure un fait naturel pour toute langue vivante en constante évolution.

La disparition des langues n'est pas un phénomène nouveau, mais les langues s'éteignent au rythme d'environ vingt-cinq par année, et le XXI<sup>e</sup> siècle voit la cadence s'accélérer. Malgré ces constats pessimistes, l'auteur ouvre la porte à la compréhension interne du processus, favorisant ainsi l'action concrète pour laquelle il propose plusieurs voies. Il faut donc recommander cette lecture à tous ceux qui s'interrogent sur ce phénomène, qui n'est pas si irrépressible qu'on pourrait le craindre.

*Murielle Burham-Bella*  
*Département d'anthropologie*  
*Université de Montréal*  
*C.P. 6128, succursale Centre-Ville*  
*Montréal (Québec) H3C 3J7*  
*Canada*